

Emmanuel Hiriart, poète et directeur de la revue «Poésie première»

« Les poètes algériens sont souvent lus comme des rescapés ! »

ENTRETIEN

Les éditions Editinter viennent de publier sous la direction du poète et directeur de la revue «Poésie première» un ouvrage consacré à la poésie algérienne de langue française : *Neuf poètes algériens : A Soleil ouvert*. A la veille de l'ouverture de l'édition d'automne du Marché de la poésie à Paris, nous nous sommes entretenus avec Emmanuel Hiriart qui s'impose aujourd'hui comme l'un des plus fins connaisseurs de la poésie algérienne contemporaine d'expression française.

Algérie News : Après avoir consacré un cahier spécial dans votre revue *Poésie Première*, il y a des années, vous récidivez dernièrement en publiant cette fois un livre intitulé *Neuf poètes algériens : A Soleil ouvert*. Pourquoi cet intérêt ?

Emmanuel Hiriart : Le dossier de la revue est né au festival de Lodève, qui permet aux poètes venus de tous les pays méditerranéens de se rencontrer. Un projet de dossier sur Hamid Tibouchi est devenu, au fil des discussions, un dossier sur plusieurs poètes algériens. Naturellement la préparation de ce travail m'a conduit à lire beaucoup de choses, et donc à m'y intéresser.

Le numéro de la revue étant épuisé, j'ai décidé l'an dernier de lui donner une seconde vie, en étoffant le dossier original pour qu'il puisse constituer un livre.

D'autres contributeurs ont participé à ce projet élargi : Blanche Brissaud (également collaboratrice de *Poésie/première*, qui a joué un rôle important, au-delà de l'article qu'elle signe), Marie Vluet, Lynda-Nawel Tebbani Alaouache, Lou Potier...

Etant vous-même un poète, comment présenteriez-vous « *A soleil ouvert* » ?

C'est une série de rencontres avec des poètes que nous (mes collaboratrices et moi) apprécions. Comme on le fait dans la revue *Poésie/première*, nous présentons chacun de ces auteurs, puis nous donnons à lire des textes d'eux. Il s'agit donc d'une démarche à la fois critique et anthologique. Hamid Tibouchi a bien voulu accompagner ce travail de ses interventions graphiques.

Je sais que vous ne manquez pas d'humour, mais comment, poétiquement parlant, décririez-vous ces 9 poètes. Et d'abord pourquoi seulement « 9 » ? Des contraintes d'imprimerie. Une pénurie de poètes algériens ?

Ils auraient pu être un peu plus, ou un peu moins... Il fallait avoir la place de parler de chacun d'eux et de publier un nombre significatif de textes, sans que le nombre de pages devienne trop important. Il ne s'agissait pas de présenter un tableau complet de la poésie algérienne, ou d'établir un palmarès, mais plutôt de présenter quelques



parcours singuliers en poésie. D'ailleurs, à l'exception de Lynda-Nawel Tebbani, Alaouache, les collaborateurs de ce livre ne travaillent pas spécifiquement sur la poésie algérienne : c'est la poésie, sans étiquette nationale, qui nous intéresse. Ces neuf poètes sont très différents

« La connaissance, même très imprécise, du drame algérien, fait obstacle me semble-t-il à la lecture vraie des poètes algériens, souvent lus comme rescapés, militants, victimes... donc pas vraiment lus ! »

les uns des autres. Ils ont en commun de ne pas dissocier la poésie de la vie, contrairement à beaucoup de mes compatriotes très marqués par l'approche universitaire. Leur poésie passe volontiers les frontières : frontières des langues parfois, frontières des genres (Poésie-peinture pour Tibouchi ; Poésie-roman pour Djaout, Djebel, Benfodil, etc.). Elle



est souvent une poésie de transgression, mais sans oublier de porter un regard aimant sur les êtres.

Plus sérieusement, vous développez un intérêt soutenu à cette poésie algérienne de graphie française comme aurait-dit Jean Sénac auquel vous rendez, à nouveau,

hommage. Nous sommes en présence de poètes (Tahar Djaout, Habib Tengour Hamid Tibouchi etc.) naguère identifiés comme les voix de la jeune/nouvelle poésie des années 70.

Quelle lecture faites-vous de la trajectoire de cette génération par rapport à celle dite de la « poésie algérienne de combat » avec Jean Sénac, Malek Haddad, Kateb Yacine, Mohammed Dib (avec Ombre gardienne, en particulier) etc. ?

A vrai dire, chaque poète m'intéresse plus pour son parcours singulier que pour son contexte générationnel... Je détesterais qu'on analyse ce que j'écris comme typique d'un auteur français né au milieu des années 60 ! Si je devais tout de même caractériser cette génération en quelques mots, je dirais que sa poésie reste engagée – mais pas embrigadée –, mais engagée dans la vie et la société, plus que dans un combat politique national. Ses références sont algériennes, mais pas exclusivement – la beat generation est importante pour beaucoup de ces auteurs. Ses écrits ont donc un caractère souvent plus immédiatement universel que ceux de la génération précédente.

Durant la « Décennie rouge », la période des grands troubles et des violences : on assisté à l'assassinat de nombreux poètes (lesquels avaient des engagements citoyens) tels les regrettés Tahar Djaout qui fut journaliste, Youcef Sebti, universitaire et publiciste, Laadi Flici

médecin dans sa Kasbah natale Alger. Pensez-vous qu'ici en France, on a pris la mesure de tels drames ? Chez les poètes et dans l'opinion publique ?

Dans l'opinion publique, ça reste très confu... Chez les poètes aussi. Je ne pense pas que beaucoup aient clairement conscience de l'impact de ces violences sur la vie intellectuelle en général et la poésie en particulier. En même temps la connaissance, même très imprécise, du drame algérien, fait obstacle me semble-t-il à la lecture vraie des poètes algériens, souvent lus comme rescapés, militants, victimes... donc pas vraiment lus !

Vous avez tenu à donner également à découvrir ou redécouvrir les voix affirmées et émergentes des années 90, dont celle des Mustapha Benfodil, Fodhil Belloul (né en 1985), Mourad Djebel Samira Negrouche. Permanences, affinités électives, ruptures, novations, selon vous ?

On a l'impression que les nouvelles voix se placent sous l'égide subtile ou tonitruante de Kateb Yacine et de Jean Sénac ? Est-ce vraiment nouveau les vociférations (Cf. Ahmed Azzegagh) comme les élégies (Anna Gréki, la bien oubliée) dans le paysage poétique algérien. ?

Il me semble qu'on n'est pas dans une logique avant-gardiste où chaque génération prétendrait dépasser l'autre. Il y a des filiations revendiquées dans les textes : Djaout chez Benfodil, Sénac chez Belloul, Kateb Yacine chez Mourad

Djebel, pour ne prendre que trois exemples. Ceci dit, je suis plutôt frappé par la diversité des voix : sans être en rupture avec ses prédécesseurs, chacun crée un monde qui n'appartient qu'à lui, même s'il s'inscrit décidément dans le monde commun. Une inflexion peut-être : votre génération a beaucoup chanté l'amour fou, largement du point de vue du désir masculin. Chez Samira Negrouche, mais aussi chez Mourad Djebel, il y a me semble-t-il un souci de prendre davantage en compte la femme en tant que sujet, différent de l'objet mythique ou désirable. Ceci dit, les inflexions ne sont pas seulement générationnelles, elles sont aussi liées au contexte : dans les romans de Mourad Djebel, de Mustapha Benfodil comme dans les poèmes de Fodhil Belloul... ou dans votre récent Retour en Algérie, on voit reparaître un fort questionnement du destin de l'Algérie.

Dans les années 70, le poète, musicien et homme d'engagement politique, Bachir Hadj-Ali, dans une étude critique, « le mal de vivre et la volonté d'être dans la jeune poésie algérienne » (dont le corpus provenait de « l'anthologie de la nouvelle poésie algérienne » de Jean Sénac) écrivait que ces poèmes arrivaient au jour comme des enfants du péché, entre des publicités. En travaillant sur « A soleil ouvert », avez-vous pu constater qu'aujourd'hui l'édition de la poésie serait plus ouverte ?

En Algérie il semble qu'il y ait un réel développement de l'édition

indépendante, dont la poésie ne profite qu'à la marge. Il est frappant de voir qu'un Benfodil, plutôt plus connu chez nous comme poète, est presque uniquement romancier chez les éditeurs algériens (presque parce qu'il passe des poèmes en contrebande, dans ses romans...

Dans quelques jours, se tiendra le Marché de la poésie, 1ère session d'automne à Paris. Alors comment va la poésie en France aujourd'hui : publication, diffusion, lecture, revues ?

Il y a beaucoup de structures d'édition : un très grand nombre de revues, pas mal d'éditeurs. Il y a un public, constitué des poètes -d'une partie des poètes. Il y a pas mal de marchés, de lectures... Souvent peu fréquentés ou fréquentés par les poètes. Il y a beaucoup de gens qui écrivent des poèmes. Tout ceci est donc à la fois bien vivant, et un peu marginal : en marge des grands medias, des librairies. Je pense qu'il existe un public potentiel, qui ne refuserait pas de lire de la poésie, mais qui n'a pas accès à l'information poétique : le problème pour nous (poètes, revuiste...) est de trouver des chemins et des lieux pour le rencontrer.

Pour finir, un texte, un poème, un aphorisme d'Emmanuel Hiriart pour que vive la poésie ?

Celui qui tonne dans la lumière en crue parle aussi dans tes rêves, du fond de la mort. Ce soir c'est ton visage l'infini.

Entretien réalisé par Abdelmadjid Kaouah